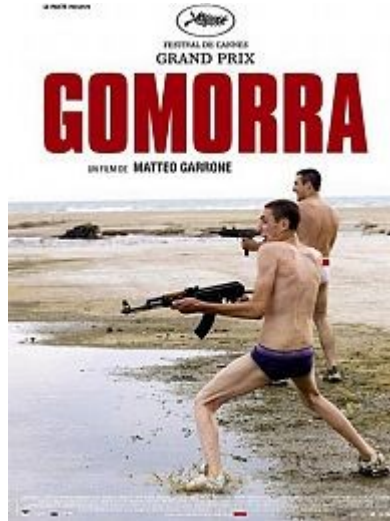


Gomorra, dans l'empire de la Camorra

Gomorra est le film le mieux réalisé sur la mafia. Ce film a obtenu le Grand Prix du Jury à Cannes. Il est tiré du best-seller de Roberto Saviano et raconte le destin de six personnages plongés dans l'enfer du crime organisé.



Résumé du livre :

Roberto Saviano a enquêté pendant plusieurs années sur les activités de la Camorra, l'organisation criminelle qui règne sur Naples et toute la Campanie. Une organisation moins connue que la mafia sicilienne mais bien plus dangereuse, car la mafia se pose comme un 'contre-Etat', a un code d'honneur et respecte certaines règles, alors que la Camorra est une forme 'd'entreprenariat' criminel dont le seul but est de maximiser ses profits, ses membres étant prêts à tout pour atteindre cet objectif. Elle constitue pour l'auteur l'avant-garde de l'économie mondialisée, dont elle pousse les mécanismes jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes. Les rapports avec la Chine et le rôle du port de Naples, l'importance du textile en Italie et au-delà, le trafic d'armes et de drogue, les activités de construction et l'immobilier... Passant en revue tous ces dossiers, Saviano présente des faits, des chiffres et des éléments concrets sur la portée de la criminalité au sein du 'Système', le véritable nom de la Camorra.

Il y a des films, comme ça, qui vous laissent tout pantelant sur votre fauteuil. Qui surgissent d'un écran noir avec la précision d'une balle et fixent à jamais sur vos rétines une image implacable : celle de tueurs obèses en tongs et tee-shirt sport, ramassant leurs deux victimes de 15 ans à la pelleuse, sur une plage mouillée de sang.

« Gomorra », avec deux « r », est un jeu de mots terrible. La contraction de « Gomorrhe », la ville déchue de l'Ancien Testament, et de « Camorra », la mafia napolitaine. C'est aussi, c'est d'abord, le titre d'un formidable livre (1), le roman-quête d'un garçon de 28 ans, Roberto Saviano, issu de Casal di Principe, banlieue de Naples, persuadé que la meilleure façon de décrire le fonctionnement du « Système », l'autre nom de cette mafia qui avait abattu de cinq balles, dans son église, le prêtre de son enfance et liquidé un de ses amis, était de s'y immerger. Il l'a fait, il l'a écrit, n'épargnant à ses lecteurs aucun rouage de l'humaine mécanique des trafics de drogue, d'armes, de contrefaçons et de déchets toxiques, et dénudant par là-même des enjeux financiers aussi hauts que les nouvelles tours du World Trade Center, dans la reconstruction desquelles la Camorra aussi investit. Son livre s'est vendu à 1,2 million d'exemplaires en Italie. Il a été traduit en 42 langues. Aujourd'hui menacé

de mort, Roberto Saviano bénéficie-si l'on peut dire-du plus haut niveau de protection policière en Italie. Mais « Gomorra » est plus puissant que jamais parce qu'il est devenu, grâce à Matteo Garrone, un film. Le plus fort jamais fait sur la Mafia, Grand Prix du jury au dernier Festival de Cannes. Ce film que nous avons choisi de soutenir, parce qu'il est de salut public, et parce qu'il est surtout terriblement beau. Beau par l'ultravie de ses personnages, filmés si près qu'on entre dans leur chair palpitante, dans leur quotidien plombé de balles et de soleil, scandé par le ronronnement des scooters, le rythme kitsch des *canzoni* et les battements de coeur des mammas. Terrible parce que la vérité qu'il porte, scandaleuse, crève les yeux mais illumine. Ce monde-là, gangrené par la peur et la loi du profit jusqu'à la mort, est le nôtre.

Les anciens plaçaient Gomorrhe, détruite par une pluie de feu divin, au bord de la mer Morte. Les anciens se sont deux fois trompés. Gomorrhe n'a jamais été détruite, et elle était plus au nord, en Méditerranée.

(1) « Gomorra. Dans l'empire de la Camorra », traduit de l'italien par Vincent Raynaud, Gallimard, 368 pages, 21 euros

Après le 'Cosa Nostra' de John Dickie, référence sur la mafia sicilienne, 'Gomorra' s'avère tout aussi important, à propos cette fois de la Camorra, la mafia napolitaine. Avec ceci comme différence que l'essai de Roberto Saviano est aussi épidermique et impliqué que celui de Dickie était minutieux et universitaire. Loin de lui ôter de la crédibilité, cette implication de Saviano dans son sujet donne à 'Gomorra' une force dévastatrice, et l'écriture du jeune homme, qui n'a même pas trente ans, porte en elle toute la hargne, le désespoir et le courage de son auteur. Né à Naples dans les quartiers pauvres, Roberto Saviano a vécu les chantiers épuisants, le débarquement nocturne de caisses de marchandises illicites. Son récit n'est toutefois pas celui d'un camorriste, plutôt celui d'un type au coeur de l'action sans le vouloir qui, alors que tout le monde est sur son siège à regarder le spectacle, se trouve assis au milieu de la scène du théâtre. Du rapport entre les marques de luxe et les ateliers de couture de la Campanie, du trafic de drogue, un classique, au béton, un classique mafieux, en passant par l'extraordinaire histoire de ces déchets qui valent de l'or, Saviano nous entraîne sur ses pas, dans une cité cauchemardesque, où la violence et la mort dominant tout. Car contrairement à la discrète chape de plomb sicilienne, la Camorra, elle, ostentatoire et décomplexée, utilise ses plombs à la moindre occasion.

Sans suivre de parcours fléché, l'auteur parvient à dresser un tableau effrayant et exhaustif du 'Système', parlant de son histoire, de son fonctionnement et même de sa culture en évoquant les femmes et le cinéma. Son écriture se mue en cri, et à ce titre certains passages sur la peur quotidienne ou sur son envie de justice prennent aux tripes. La justesse des mots, la violence latente de sa plume font de ce "Gomorrhe" non seulement un essai instructif au possible, mais aussi un livre intense, qui laisse abasourdi.

Certains iront jusqu'à parler d'un sacrifice. Pour avoir réalisé un travail remarquable, Robert Saviano, 28 ans, a été condamné à mort. Journaliste *free-lance*, très actif dans la presse italienne et sur internet, il a collaboré par le passé à des journaux comme *Il Corriere del Mezzogiorno* ou *Il Mattino*. Il travaille aujourd'hui à l'hebdomadaire *L'Espresso*. Jamais, jusqu'alors, il ne s'était essayé à l'écriture d'un livre. C'est, depuis l'an passé, chose faite. Avec pour résultat l'un des plus gros succès de librairie de ces dernières décennies en Italie: plus d'un million d'exemplaires vendus à ce jour. Un ouvrage devenu à son tour un best-seller en Espagne (150 000) et en Allemagne (200 000). Son adaptation cinématographique, sortie en France le 13 août 2008, a fait partie de la sélection du festival de Cannes où elle a reçue le Grand Prix. Un triomphe donc... qui n'a fait qu'amplifier les menaces de mort à son encontre. La "faute" de Roberto Saviano s'intitule *Gomorra. Dans l'empire de la camorra*. L'ouvrage relate l'action de la mafia napolitaine au cours de ces dernières décennies, dont il

a été en partie témoin en enquêtant sur le terrain. Ce récit est fait sans autocensure, c'est-à-dire en donnant les noms de tous les parrains. Tous les noms. Une avalanche de détails, repris en boucle dans les médias, qui a ulcéré un Système habitué à l'omerta. L'auteur s'est attelé à une description minutieuse de ce monde. Tout y est dit, dans un style à fleur de peau. Ce cri "affaiblit" certes un livre tenant plus de la dénonciation d'un Napolitain ayant vu son propre père être victime de la camorra que du récit neutre d'un journaliste. L'ouvrage n'en reste pas moins exceptionnel, comme le montre l'ensemble des réactions en Italie. La mobilisation pour soutenir R. Saviano, après sa condamnation à mort par la camorra, a cependant mis un certain temps à s'opérer. Il aura fallu attendre l'intervention de grands intellectuels italiens, à commencer par celle d'Umberto Eco: "Après le cas Rushdie et celui de Robert Redeker, il semble qu'on ne puisse plus exprimer ses idées. Et si, pour Rushdie et Redeker, l'assassin pouvait venir de n'importe où, on sait qui menace Saviano. Il ne faut surtout pas l'abandonner", a déclaré l'écrivain. Les politiques ont suivi cet appel. Le journaliste, qui réside aujourd'hui à Rome, est désormais protégé, comme le sont d'ordinaire les juges anti-mafia. Tout en sachant que "la camorra a une mémoire d'éléphant et une patience illimitée".

A la tête du Système : les femmes

Outre cette narration exhaustive des événements, R. Saviano cherche également, d'une manière brutale, à responsabiliser son lecteur. Ce dernier est mis face à la réalité des faits: les activités de la camorra touchent chacun de nous. Selon l'écrivain, qui se base sur des enquêtes judiciaires récentes, la grande majorité des vêtements de marque italienne (à commencer par les contrefaits, plus vrais que nature, de la haute-couture) passe entre les mains du Système qui "aliment[e] le marché international de l'habillement". A Paris, notamment sur les Champs Elysées, à Nice ou à Lyon, de grandes boutiques de vêtements sont tenues par des mafieux napolitains. Même chose pour l'Allemagne, l'Espagne, le Royaume-Uni (où certains mafieux ont été protégés), le Canada, les Etats-Unis, l'Arabie Saoudite, le Maghreb ou l'Amérique latine. En résumé: nous avons tous, un jour, donné de l'argent et consolidé la mafia napolitaine. "Chaque recoin de la planète [peut] être atteint par les entreprises, les hommes et les produits du Système", insiste Roberto Saviano. Cette "mondialisation" ne touche pas seulement les consommateurs: elle concerne également les victimes. Ainsi, ceux qui déchargent les vêtements sur le port de Naples pour le compte de la camorra "viennent de tous les coins: Ghanéens, Ivoiriens, Chinois, Albanais, et aussi Napolitains, Calabrais et Lucaniens". C'est le libéralisme, honni par l'auteur tout au long de l'ouvrage, poussé à son paroxysme. Face à la contrefaçon, les marques auraient pu réagir promptement. C'était oublier que ces activités "favorisaient leur diffusion [...] Le Système avait d'une certaine façon aidé la mode "officielle" à se développer. [...] Porter plainte aurait fait perdre des milliers de débouchés commerciaux, puisque les clans géraient directement de très nombreux points de vente". La camorra est donc avant tout un système économique: "Les règles sont dictées et imposées par les affaires, par l'obligation de faire du profit et de vaincre la concurrence". Pour celle que R. Saviano décrit comme "l'organisation criminelle la plus importante d'Europe". la politique n'est ainsi pas primordiale car elle n'est pas le "vrai pouvoir". Elle ne rapporte rien, donc elle ne fascine pas. Ceux qui souhaitaient une description des relations de la camorra avec les élus seront dès lors déçus: s'ils concernent autant des hommes de gauche que de droite, tant les hautes sphères que les entités locales, ces liens ne sont abordés qu'épisodiquement. R. Saviano préfère s'attarder sur les différents piliers sur lesquels repose le système: outre l'habillement, la drogue, le bâtiment, les déchets, et les armes. Chacun d'entre eux permet d'accumuler des sommes colossales d'argent. Tous, dans leur fonctionnement, effraient et rendent compte de cette "vérité qui reste sur l'estomac".

Les femmes ont une place centrale dans cette organisation. C'est sans doute l'une des aspects les plus surprenants du livre: "Avec la transformation de la camorra au cours des

dernières années, le rôle des femmes a lui aussi changé et, de simples mères ou compagnes de fortune et d'infortune, elles sont devenues de véritables cadres dirigeants, se concentrant presque exclusivement sur les activités économiques". Mais elles ont également pris les armes: "de chefs d'entreprise, [elles] devaient se transformer en tueuses". Et les assassinats de femmes ont commencé, alors qu'elles avaient été jusqu'alors toujours plus ou moins préservées des violences mafieuses. Aujourd'hui, il n'y a "plus aucune différence entre les hommes et les femmes. Plus aucun code de l'honneur". La camorra ne fait donc pas que s'étendre géographiquement: plus aucune catégorie sociale n'est désormais épargnée. R. Saviano affirme que si "le vrai visage du pouvoir absolu qu'exerce la camorra a des traits de plus en plus féminins, (...) les victimes de ce pouvoir, écrasées et broyées par ses chenilles, sont elles aussi des femmes", citant en exemple cette jeune fille de 14 ans utilisée comme bouclier par un camorriste lors d'une fusillade. Elle "était coupable d'être née à Naples".

La ville de Campanie est revenue au cœur de l'actualité ces derniers jours avec le lourd problème du traitement des déchets. Dans *Gomorra*, Roberto Saviano en parle comme d'"un cancer". Le Système s'est emparé du marché grâce auquel "les clans et leurs intermédiaires ont encaissé 44 milliards d'euros en quatre ans. [...] Depuis la fin des années quatre-vingt-dix, les familles de la camorra sont devenues les leaders du traitement des déchets en Europe". Résultat: "Les campagnes autour de Naples et de Caserte sont une cartographie des ordures, le révélateur de la production industrielle italienne. En visitant décharges et carrières, on peut connaître le destin des décennies entières de biens produits en Italie". Les monceaux de déchets (souvent toxiques) accumulés réservent parfois des surprises: "Un de mes amis, dentiste, de son état, m'a raconté que des gamins lui avaient apporté des crânes". Et l'écrivain de décrire ces décharges devant lesquelles désormais la population passe en se signant, tandis que des marchés d'os humains voient le jour. Comme l'explique remarquablement bien Roberto Saviano, le traitement des déchets symbolise "la décharge sauvage" que le Mezzogiorno est devenu pour l'Italie du Nord. Et peu importe si la population napolitaine n'a plus d'espace pour entasser ses propres débris: "Tandis que les clans trouvent un peu partout de l'espace pour écouler les déchets, l'administration de la région Campanie [...] n'arrive plus à se débarrasser des siens. Des déchets venus de toute l'Italie échouent illégalement en Campanie alors que les ordures qui y sont produites doivent être expédiées vers l'Allemagne en urgence, à un coût cinquante fois supérieur à celui que les clans proposent". Le monopole de la camorra est à l'origine des crises auxquelles l'on assiste actuellement. Et la situation semble insoluble: "pour éliminer [les déchets] qui ont été accumulés jusqu'à aujourd'hui, il faudrait cinquante-six ans". Pendant ce temps, les maladies liées à la toxicité des lieux sont en très nette augmentation, et l'agriculture sombre, ce dont profitent les mafieux en rachetant les terrains pour faire de nouvelles décharges. Quand ces dernières seront pleines, elles seront fermées et l'on y construira des logements. Le profit, toujours le profit. Et la nausée pour le lecteur devant cet hallucinant récit.

"Nous sommes là, nous serons toujours là"

Lire *Gomorra*, c'est donc voir le drame humain que vit la région de Naples. Les jeunes occupent à ce propos une place centrale. Tous sont fascinés par ce monde qui leur rappelle le cinéma américain, fantasme partagé par les camorristes eux-mêmes qui font construire des villas ressemblant à celle de *Scarface* (Mussolini ou Napoléon sont aussi pris comme exemples). Faire partie de la camorra devient dès lors le rêve absolu. Le Système en profite, "les enrôle dès qu'ils sont assez âgés pour être fidèles au clan. Ils ont de 12 à 17 ans, beaucoup sont fils ou frères d'affiliés, d'autres viennent de familles en situation difficile". Vient ensuite "l'éducation": "Pour les habituer à ne pas avoir peur des armes à feu, on faisait porter un gilet pare-balles à ces gamins puis on leur tirait dessus". Pour les clans, l'adolescent ne représente que des avantages puisqu' "il est prêt à passer tout son temps dans la rue". Et ce en sachant que les jeunes "ne deviendront jamais des camorristes. Les clans ne veulent pas d'eux, ils ne veulent pas qu'ils intègrent la structure criminelle. Ils

exploitent une main-d'œuvre abondante et la font travailler". R. Saviano nous fait ainsi la description d'une génération perdue qui fait dire à un policier: "Plus il en meurt, mieux ça vaut pour tout le monde".

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le livre du journaliste italien: les attitudes ambivalentes des médias ou des forces de l'ordre face aux actions du Système; la description des luttes intestines qui ne cessent de faire couler du sang (les épisodes relatés par l'auteur sont atroces); le fonctionnement du Système concernant la drogue ou les armes. La richesse de Gomorra semble sans fin, pour le plus grand malheur de la Campanie et de l'Italie. Le 17 septembre 2007, Roberto Saviano est retourné chez lui, à Casal di Principe, "capitale du pouvoir économique de la camorra", afin d'inaugurer, avec les officiels politiques, le début de l'année scolaire. En réaction à cette venue, les commerçants avaient baissé leur rideau, les balcons et les fenêtres des immeubles étaient clos. "La ville était morte" a, à cette occasion, déclaré l'écrivain. La camorra faisait ainsi sentir sa présence. Pourtant, une foule importante s'était rassemblée sur la place où il intervenait, confortant R. Saviano lorsqu'il affirme que les résistants au Système existent (comme le montre le chapitre poignant sur Don Peppino Diana, religieux assassiné pour avoir tenu tête aux clans). "Nous avons, vous avez, droit au bonheur. La force pour s'opposer au pouvoir des clans sur ce sol vient du talent de ses propres habitants: vous devez choisir de quel côté vous êtes", déclarait, ému, R. Saviano devant ces personnes présentes pour le soutenir. Pourtant, pendant ce temps, au fond de la place, une dizaine de personnes qui se définissaient comme de "jeunes entrepreneurs" applaudissaient ironiquement les discours qui se succédaient ce jour-là, répétant aux journalistes: "La camorra n'existe pas. Saviano n'a jamais reçu de menaces. Il veut seulement être élu député". Pour un reporter de *La Repubblica* témoin de la scène, cette présence signifiait surtout une mise au point: "Nous sommes là, nous serons toujours là".

Par Antoine Aubert 2008

Antoine Aubert est titulaire d'un master II de recherche en histoire contemporaine, obtenu à l'université Paris-I Panthéon Sorbonne. Il s'est notamment spécialisé dans le fascisme italien. Il s'intéresse également à la vie politique contemporaine italienne. Il a travaillé à la rubrique Société du journal *L'Humanité*. Il est actuellement étudiant en master professionnel de journalisme au Centre universitaire d'enseignement du journalisme (CUEJ) de l'université Robert Schuman, à Strasbourg.

Titre du livre : Gomorra. Dans l'empire de la camorra.

Auteur : Roberto Saviano

Éditeur : Gallimard

Toile de fond de Gomorra , la cité des Vele, les "Voiles". Un projet urbanistique hallucinant des années 60 devenu le plus grand supermarché européen de vente de drogue au détail. Visite guidée.

Cocaine, héroïne, hasch, "korbet" - à base de déchets d'héroïne - et toutes les drogues synthétiques : dans la Voile jaune, le business débute dès sept heures du matin. Le hall principal est occupé par les dealers qui contrôlent l'accès aux garages. Baisser la tête et éviter de croiser les regards...

La Voile est composée de deux bâtiments de 14 étages, longs de 140 mètres et distants l'un de l'autre de 8 mètres. Il n'y a pas d'ascenseurs, car ils ont été volés avant d'entrer en fonction. Dans l'espace commun, où le soleil ne pénètre jamais, un réseau de couloirs et de passerelles métalliques distribue les appartements.

Encadrements de fenêtre arrachés, béant sur des pièces vides ou remplies de gravats et de matelas éventrés... Certains appartements sont murés et les passerelles conduisant aux étages supérieurs ont été arrachées. Comme dans *Blade Runner* ou dans une immense prison qui aurait subi une révolte et serait hantée de présences fantomatiques : une femme obèse et un bébé aperçus dans une pièce, un arriéré mental errant dans l'escalier, un enfant qui court au loin. Il y a davantage de vie au rez-de-chaussée, dans les garages transformés dès les années 70 en habitations par les squatteurs et devenus territoire exclusif des dealers.

Rap obsédant

Le silence est en permanence percé par des hurlements qui résonnent dans la cathédrale de béton et de fer : "L'école !", "La villa !" Ce sont les sentinelles, des mineurs sans casier judiciaire, qui indiquent le passage d'une voiture suspecte - la police ou les hommes d'un clan adverse - sur le côté de l'école ou celui de la villa. "C'est bon !" Le danger s'éloigne. Si les flics débarquaient, la sentinelle hurlerait "Maria !", et l'armée de l'ombre se disperserait dans le dédale de couloirs. Un rap obsédant qui résonne dans tout Scampia, un quartier de 100.000 habitants au nord de Naples. Car la Camorra ne contrôle pas que le territoire des quatre Voiles (la jaune, la rouge, la bleue et la tour). Elle règne également sur le Lot T, les Maisons bleues, les Maisons des Schtroumpfs, le quartier des Fleurs - plus connu sous le nom de "Tiers-Monde" -, le parc de la Poste ou sur les dizaines de piazzas de deal, qui rapportent 500.000 euros par jour.

"Les Voiles comme les autres piazzas sont imprenables, explique le procureur antimafia de Naples, Franco Roberti. Pour faire une descente, il faut mobiliser 500 hommes pour ne confisquer au mieux qu'un ou deux kilos. La drogue arrive en permanence en petite quantité. On se manifeste pour ne pas laisser toute l'initiative aux camorristes. Mais lutter contre la vente au détail, ça revient à vider la mer avec une cuillère."

Lorenzo et Rita habitent dans la Voile jaune depuis vingt-huit ans. Ils y ont squatté un appartement après le tremblement de terre de 1980, qui a détruit le logement d'une pièce dans lequel ils vivaient à dix. Sans travail, Lorenzo se débrouille. Rita doit passer dix-huit heures par jour en respiration assistée et jamais un médecin ne l'a visitée aux Voiles. L'électricité est branchée sur la cage d'escalier. L'univers de Rita se résume à un canari sur le balcon, un aquarium géant, un vieux canapé, une télé où défilent en permanence les images de *Gomorra* (en DVD pirate) - dans lequel Lorenzo joue un petit rôle. "Heureusement, les *garçons* me montent les bouteilles d'oxygène. Et toutes les semaines, ils font les courses pour l'infirmier du septième." Les *garçons* ne sont autres que les dealers qu'elle a vus grandir dans les couloirs de la Voile. "Si tu t'occupes de tes affaires, il ne t'arrive rien. Les dealers font un métier de merde et ils risquent la prison. C'est normal qu'ils se méfient. Mais, dans les Voiles, personne n'a jamais fait fortune avec la drogue et beaucoup sont morts. Les boss qui gagnent des millions, on ne les a jamais vus."

Domages collatéraux

Les assistantes sociales, non plus. Misère, chômage, analphabétisme - les habitants des Voiles parlent le dialecte napolitain et rares sont ceux qui maîtrisent l'italien - font le lit d'une Camorra qui joue le pompier social et fait vivre plusieurs milliers de familles de Scampia. À condition de payer le prix du sang. La dernière guerre de la Camorra, qui a opposé en 2004 et 2005 le clan dominant des Di Lauro aux "Espagnols", un cartel de sécessionnistes, a fait 80 morts. "On ne sortait plus à la tombée de la nuit et les mères n'envoyaient plus les enfants à l'école, se souvient Rosario Esposito La Rossa, qui avait 14 ans à l'époque. Il était interdit de porter un casque en motocyclette parce qu'on risquait d'être pris pour un tueur du clan adverse." Antonio Landieri, cousin de Rosario, qui était infirme et n'avait rien à voir avec

la Camorra, a été tué d'une balle perdue alors qu'il jouait au baby-foot. Un des nombreux dommages collatéraux de la guerre de Scampia.

Ironie des sorts, conçus dans les années 60, les Voiles sont nées comme un projet urbanistique ambitieux. C'était l'époque où le groupe britannique Archigram et Kenzo Tange à Tokyo théorisaient sur les mégastructures qui devaient apporter le bonheur aux masses laborieuses. Les Voiles sont filles de ces utopies urbanistiques. "Dans son projet, l'architecte Franz Di Salvo a voulu recréer les bassi napolitains, ces habitations populaires en rez-de-chaussée qui débordaient dans la rue et permettaient une vie collective, explique l'architecte Pasquale Belfiore. Di Salvo a inventé le basso à étages."

Domage que l'idée n'ait jamais fonctionné. Glacés en hiver, brûlants en été et remplis d'amiante, les appartements se sont révélés invivables. Sombres et exposés à tous les vents, les passerelles n'ont pas alimenté la convivialité, mais la haine. Les infrastructures n'ont pas suivi et les Voiles se sont transformées en ghettos. Les squatteurs les ont envahies après le tremblement de terre de 1980. La Camorra a alors profité de la concentration de marginaux pour gangrener les immeubles un à un et fonder le plus grand supermarché européen de vente de drogue au détail.

Trois des sept Voiles ont déjà été abattues et les quatre restantes le seront au fur et à mesure que les 110 familles qui y habitent encore seront relogées. Un comité milite cependant pour la conservation d'une Voile, "pour témoigner". Témoignage d'une utopie qui a accouché d'un monstre.

Par D. Dunglas



La cité des Vele à Scampia

Naples, les ordures et la mafia nettoyeuse...

La banderole a été déployée par une association de riverains : « Berlusconi santo subito ! » (« Sanctifiez Berlusconi, sur-le-champ ! »). Eternel miraculé de la vie politique italienne, le président du Conseil sera-t-il canonisé de son vivant, avant même feu Jean-Paul II ? Une manifestation de l'humour napolitain, sans doute, qui s'est également exprimé dans les devantures de certains magasins de vêtements : les mannequins y avaient été affublés de masques censés les protéger de la puanteur des détrit.

Envolés, les déchets ; merci, Berlusconi, croisé de la guerre anti-ordures ! En l'espace de quarante-huit heures, les milliers de tonnes qui se décomposaient à une vitesse accélérée sous l'effet de la chaleur ont été collectés et, la semaine dernière, le chef du gouvernement a pu tenir, comme promis, son premier conseil des ministres à l'ombre du Vésuve dans une ville d'une propreté relative et qui l'est restée après son passage. Rien n'est résolu mais tout a disparu. Les Napolitains respirent et les touristes, qui font traditionnellement étape avant de poursuivre sur Pompéi ou d'embarquer pour Capri, peuvent revenir. Nul effluve ne se dégage plus de la piazza del Plebiscito, et la via Toledo, principale artère commerçante, a été rendue à son grouillement. Les quartiers populaires de la vieille ville eux-mêmes sont exempts de toute pollution visuelle et olfactive. Un embrouillamini incroyable de venelles défoncées, de linge aux fenêtres, de paraboles aux balcons, de vieux sur le pas de leur porte et d'oratoires à la Vierge ou à Padre Pio, mais pas de détritrus. Du moins, pas plus qu'à l'ordinaire.

A bien y regarder, on découvre encore des traces de cet envahissement qui a poussé les Napolitains au bord de la crise de nerfs. Quelques bennes à ordures calcinées devant la chambre de commerce ou des soldats réquisitionnés pour nettoyer la ville et qui sont restés positionnés quelques jours, comme s'ils attendaient une contre-attaque de la souillure, mais c'est à peu près tout.

Du moins dans le centre de Naples. Car gagner la périphérie, c'est s'aventurer dans des confins qui ne figurent sur aucun circuit touristique et dont un lieu-dit, Terzo Mondo (« Tiers Monde »), résume toute la détresse. Fuorigrotta est toujours colonisé par des sacs-poubelle éventrés ; ces mêmes emballages qui font cortège aux automobilistes sur plusieurs centaines de mètres aux abords de la décharge de Pianura. Et Chiaiano a été le cadre de plusieurs jours d'affrontements entre la police et des riverains après l'annonce par Silvio Berlusconi de la réouverture d'une carrière pour y entreposer les déchets.

En début de semaine, 1 000 tonnes de rebuts domestiques jonchaient encore les banlieues napolitaines. Finalement, peu de chose en comparaison des 3 500 tonnes produites quotidiennement par l'agglomération. Mais, dans le domaine de la gestion des déchets, règne du flux tendu, de l'improvisation et de l'irresponsabilité, au point que le tri sélectif constitue encore l'exception, il suffit d'un grain de sable pour qu'un petit tas devienne montagne en l'espace de quelques jours. Une preuve ? Naples s'en sortait jusqu'à présent en envoyant quotidiennement 1 500 tonnes en Allemagne, où elles étaient retraitées. Mais le contrat, arrivé à échéance, n'a pas été renouvelé à temps, négligence qui a provoqué la crise des dernières semaines.

Quatorze ans d'urgence

Ce n'est qu'un exemple. Car la capitale parthénopéenne a été décrétée en « situation d'urgence déchets » en... 1994. Quatorze ans d'« urgence », huit commissaires successifs envoyés par Rome pour tenter d'en finir avec l'ordure, plus de 2,5 milliards d'euros dépensés. Pour ce prix-là, la région aurait pu s'offrir une quinzaine d'incinérateurs.

Un plan de bataille avait pourtant été élaboré, d'autant plus crédible qu'il est proche de ceux appliqués dans d'autres métropoles européennes. Il prévoyait la création de sept centres de retraitement dans lesquels les déchets seraient triés, les rebuts combustibles étant compactés en « écoballes » qui iraient ensuite alimenter trois incinérateurs.

Mais rien ne s'est passé comme prévu. Les experts se sont rendu compte que le tri n'était ni fait ni à faire et que les fameuses « écoballes » étaient impropres à la combustion. D'ailleurs, aucun incinérateur n'est en mesure de les accueillir ; chaque fois qu'un site a été retenu, la révolte de la population, des élus locaux jusqu'au clergé, a fait reculer les autorités. Elles ont

bien fini par en imposer un sur la commune d'Acerra, au nord de Naples, mais il est en construction depuis huit ans et ne sera sans doute pas opérationnel avant 2010. Conséquence logique de cette chaîne de dysfonctionnements : les détritiques s'entassent à ne plus savoir qu'en faire et les sites de stockage initialement prévus sont totalement saturés.

Mais l'atteinte à l'environnement causée par les rebuts domestiques produits par la Campanie compte peu en comparaison des ravages provoqués par les déchets industriels toxiques qui convergent de toute l'Italie et sont enfouis clandestinement dans des centaines de décharges. Pourquoi ici ? « Tout simplement parce que la Camorra s'est arrogé le quasi-monopole de ce business, réplique Vito Faenza, un des animateurs de l'association Observatoire de la Camorra. La criminalité organisée pratique à sa manière l'économie de marché. Quand elle se lance dans la contrefaçon, le trafic de drogue ou de déchets, ce n'est pas par vocation mais par opportunité. »

La Camorra napolitaine ; une de ces mafias qui, profitant de la capitulation de l'Etat, gangrènent le sud de l'Italie, à l'instar de Cosa Nostra en Sicile, de la 'Ndrangheta en Calabre ou de la Sacra Corona Unita dans les Pouilles. Un réseau d'une bonne centaine de clans dont le journaliste Roberto Saviano a dressé un portrait glaçant dans « Gomorra », le livre événement paru il y a deux ans (2006) en Italie qui a inspiré le film du même nom primé en mai 2008 au Festival de Cannes.

« Malgré la restructuration des clans, la Camorra est l'organisation criminelle la plus importante d'Europe par le nombre d'affiliés [...] Elle a fait plus de victimes que la mafia sicilienne, plus que la 'Ndrangheta, plus que la mafia russe, plus que les familles albanaises, plus que l'ETA en Espagne et l'Ira en Irlande réunies, plus que les Brigades rouges et tous les attentats commis en Italie durant les années de plomb », écrit Saviano, qui a dû quitter Naples et vit désormais sous protection policière. Dans son essai, il faisait état de 3 600 morts, pour la plupart victimes de rivalités entre familles. Dans le film qui vient de sortir en Italie, le bilan est passé à 4 000 ; plus 400 en deux ans. « *Les mafias italiennes sont une holding qui engendre la guerre : plus de 10.000 morts en trente ans !* », précise l'écrivain dans le dossier de presse du film.

Quand elle ne tue pas, la Camorra fait des affaires. Et elle s'intéresse à la monnezza, les ordures, depuis bien longtemps. En 1992, Nunzio Perrella, un chef de clan repent, avait lâché au procureur : « Je ne touche plus à la drogue ; maintenant je me suis recyclé dans la monnezza. Pour nous, c'est de l'or. »

Le principe est celui de l'offre et de la demande. Les entrepreneurs du nord de l'Italie trouvent que le recyclage de leurs déchets coûte trop cher ? Des agents de la Camorra vont les démarcher et leur proposent de les débarrasser de leur amiante, de leurs fûts d'acide ou de leurs résidus d'hydrocarbures à moindre coût : en général, 10 centimes le kilo, alors qu'en suivant les voies légales cela coûte de 21 à 62 centimes, selon le degré de toxicité du produit.

Tout le monde s'y retrouve. L'industriel, bien sûr. La mafia, également, puisqu'elle se contente d'enterrer ces polluants dans des décharges sauvages, qui seraient plus de 1 200 en Campanie selon l'organisation écologiste Legambiente. Cerise sur le gâteau, les mafieux qui se font prendre écopent en général de peines symboliques, la justice étant sensiblement plus indulgente avec les trafiquants de polluants qu'avec les dealers de drogue. Les premiers ne sont pourtant pas moins dangereux que les seconds. Car, dans cet échange de mauvais procédés, il y a aussi des perdants : les populations qui vivent au milieu de ces bombes chimiques à retardement.

« Le triangle de la mort »

« D'un point de vue sanitaire, les ordures ménagères qui encombraient les rues de Naples ne constituaient pas un véritable danger ; elles auraient tout au plus pu provoquer une épidémie de gastro, explique Umberto Arena, professeur à l'institut des sciences de l'environnement à l'université de Naples. La vraie menace pour la santé publique, c'est précisément l'enfouissement de déchets industriels sans la moindre précaution» Une couche de bonne terre pour recouvrir le tout et le champ est mis à la disposition d'un maraîcher qui peut tout à loisir y faire pousser fruits et légumes. Et, quand les rebuts ne sont pas enfouis, ils sont brûlés, dégageant dans l'atmosphère d'importantes quantités de dioxine.

La Campanie est ainsi devenue la région la plus polluée d'Europe. La densité de ces décharges sauvages est telle dans la zone délimitée par les villes de Nola, Marigliano et Acerra qu'elle a été surnommée « le triangle de la mort » par la revue médicale The Lancet . Et ce trafic dure depuis une vingtaine d'années, suffisamment longtemps pour que les effets s'en fassent sentir sur les organismes.

Grâce à des prix défiant toute concurrence, la Camorra a acquis le monopole du trafic des déchets toxiques. Pendant plus de 30 ans, de nombreuses entreprises du nord et du centre de l'Italie ont, par le biais d'intermédiaires de la Camorra, enfoui les **déchets toxiques** au sud de l'Italie, en empoisonnant des terrains agricoles et en favorisant l'augmentation exponentielle des cas de cancer. Si les déchets illégaux, gérés par les clans, étaient entassés, ils formeraient une montagne de 14.600 mètres, sur une base de trois hectares, presque le double de l'Everest.

« Mes analyses de sang ont révélé un taux de dioxine proche de ceux des soldats américains qui manipulaient les armes chimiques pendant la guerre du Vietnam , plaisante le cancérologue Antonio Marfella. Mais, au-delà de mon cas, je voudrais qu'on m'explique pourquoi l'espérance de vie en Campanie est inférieure de deux ans à la moyenne italienne, pour les hommes comme pour les femmes, alors que nous avons la population la plus jeune du pays . »

La réponse est contenue dans un rapport de l'Organisation mondiale de la santé. Les cancers du foie et du pancréas y sont supérieurs respectivement de 24 % et 12 %, or ce sont les organes les plus vulnérables à la pollution. Quant aux malformations congénitales, elles dépassent de 80 % le niveau national. En cause, les métaux lourds qui s'attaquent au système nerveux.

Les Napolitains peuvent toujours rêver d'un réveil de l'Etat et d'une lutte efficace contre ces trafics criminels, mais cela reviendrait à déplacer le problème sans vraiment le résoudre. Parce que les polluants déjà présents dans le sous-sol continueront à tuer lentement. Et parce que le port de Naples aidant, la Camorra peut aussi « travailler à l'export » et envoyer outre-mer les contenus de ses camions poubelles.

On ne prétendra pas que le film *Gomorra* a été exécuté par la critique : une bonne partie de la profession l'a défendu. Mais tous, laudateurs et contempteurs unanimes, ont formulé le même reproche : ce film sur la mafia manque de propos. Des tranches de vie, des caractères, des situations : c'est bien, mais c'est peu, trop peu. Le film de Matteo Garrone, lui-même tiré de l'ouvrage éponyme de Roberto Saviano, se noie dans l'anecdote et ne nous apprendrait en définitive rien du mystère des profondeurs – des secrets de l'Organisation.

Soutenons l'inverse : *Gomorra* dit l'essentiel. Et met un terme à une illusion. Car jusqu'à présent, la mafia se rangeait dans l'imaginaire collectif quelque part entre *Star Wars* et le IIIe Reich. Détestable ? Soit, mais tellement fascinant. Le Mal étincelant. Pour le paumé de

banlieue comme pour le mythos des beaux quartiers, la mafia c'était tout à la fois la virilité d'Al Pacino – qu'il campe Michaël Corleone ou Tony Montana – la classe absolue du *padrino* Brando (dont la voix renvoyait celle de Barry White à l'école de fans) et le glam' du fric, de la puissance et d'un destin qui pour être tragique n'en était pas moins épique. *Gomorra* déchire le voile : non seulement la mafia est peuplée de salauds mais aussi, mais surtout, de ploucs, d'abrutis et de *loosers*. Elle est le royaume du malheur, de la misère et de la déréliction.

Il y a un an, pour un reportage, j'étais allé m'installer dans le berceau des parrains les plus sanguinaires de *Cosa Nostra* : Corleone. Durant tout le trajet – deux heures de route depuis Palerme, sous un soleil libyen, deux heures de lacets et de rocailles à vous retourner l'estomac –, je n'avais cessé de penser à mon inquiétante destination. L'épicentre d'une guerre criminelle sans précédent dans les années 1970 : trois mille morts, femmes et enfants compris, parmi lesquels policiers, prêtres et juges figuraient en bonne place, massacrés à l'arme blanche, désintégré dans l'acide ou lors d'attentats dignes d'Al-Qaida. Corleone, ce n'était pas seulement un nom de légende, mais aussi un décor à couper le souffle : pitons, canyons et terres brûlées à perte de vue. *Death Valley* en haute Sicile. Sur la petite place principale, le comité d'accueil était conforme aux attentes : seniors silencieux assis en terrasse, dos au mur. Gavé de films, je m'étais vêtu pour la circonstance – lin blanc et gomina. J'ai bien vite compris le malentendu. Le *dress code* à Corleone ? Claquettes et bermuda. Celui des Bidochons.

La question qui explosait était la même qu'à Palerme ou à Naples : un siècle de crimes, de bains de sang, une jeunesse sacrifiée, pour arriver à cela ? A cette bourgade où règnent le PVC et les maisons Leroy Merlin inachevées ; où l'on pomponne sa petite Punto quand il ne fait pas trop chaud ; à ce centre ville ceinturé de petits HLM, sans âme ni style, qui évoquent le soir, quand le soleil est retourné en Afrique, n'importe quelle banlieue de Montpellier et ses chômeurs déprimés ? *Gomorra* ne montre rien d'autre. Des gamins déscolarisés, intoxiqués de légendes hollywoodiennes, des adultes beaufs, pataugeant dans le meurtre et la médiocrité. Immeubles crades, gains dérisoires pour 99 % des affranchis, espérance de vie réduite – et encore quelle vie ! Minable, gorgée de trouille, de mensonges et de trahisons – dans un univers où le "code de l'honneur" est une sinistre plaisanterie.

Plus important, *Gomorra* donne la clef du triomphe de la mafia : l'effacement de l'Etat. En Sicile, structurée de façon verticale, *Cosa Nostra* était devenue un Etat parallèle. A Naples, la *Camorra*, organisation horizontale, agglomérat de tribus et de gangs, le remplace un peu à la manière dont les islamistes font leur trou : "assistance" aux démunis, embrigadement des marmots, « emplois » mieux rémunérés que ceux offerts par un marché du travail dégingué. Mais, au total, un contrat social morbide, qui n'offre que la mort ou la prison comme horizon aux populations qu'il régit. Alors oui, *Gomorra* est ennuyeux comme un documentaire d'entomologiste. Il n'offre ni le final hystérique de *Scarface*, ni la lente dérive shakespearienne des *Parrain*. Mais il dévoile enfin la vérité de la mafia, la réalité crue de ce monde de haine et de peur, de ce monde de défaite complète. En ce sens, *Gomorra* est l'œuvre la plus aboutie sur la mafia. Celle qui, sans doute, fera le plus de mal à sa présomptueuse réputation.

Septembre 2008 par David Martin-Castelnau

Lien : mafia <http://bibliobs.nouvelobs.com/gomorra>

La camorra : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Camorra>

Naples : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Naples>

Scampi : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Scampia>